

lui rendra l'exécution de ce projet impossible. M. ECKMAN termine en disant que la belle promenade de Barbieux n'a d'accès à aucune rue, et que les finances de la ville ne permettent pas de la continuer jusqu'à Croix; il n'y aura d'autre issue possible que le sentier dont on propose la suppression, et, quand ce sentier sera converti en rue de douze mètres, il y aura communication directe au pavé de la Fontaine qui devra dans un temps très prochain se continuer vers Hem et Lanoy.

(La suite à un prochain numéro)

Chronique locale & départementale

Le meeting ouvrier qui devait avoir lieu aujourd'hui a dû être remis à dimanche prochain; voici pour quelle cause: Des affiches placardées hier annonçaient le meeting pour neuf heures et demie. Cette heure n'étant pas à la convenance de la plupart des travailleurs, ils se sont généralement abstenus et ceux qui sont venus se sont retirés en apprenant que la séance ne s'ouvrait qu'à onze heures.

A onze heures, le nombre des personnes présentes était si restreint que le meeting n'a pu avoir lieu.

Hatons-nous de dire que la commission ouvrière ne saurait nullement être rendue responsable de ce fâcheux incident. C'est l'imprimeur qui, de son propre chef, a cru devoir changer sur les affiches l'heure d'ouverture du meeting.

La municipalité fait publier l'avis suivant:

Le Maire de la ville de Roubaix, chevalier de l'Ordre Impérial de la Légion d'Honneur, donne avis,

Qu'une enquête est ouverte sur un projet de classement comme voie publique de la ville, de la rue dite des Filatures, ouverte par des particuliers sur leurs propriétés, entre les rues Saint-Jean et des Longues-Haies, conformément à l'arrêté de Monsieur le Conseiller d'Etat chargé de l'Administration du département du Nord, en date du 28 décembre 1869.

A cet effet, l'avant-projet dont il s'agit sera déposé pendant quinze jours au secrétariat de la Mairie, où chaque habitant pourra en prendre connaissance.

A l'expiration de ce délai, Monsieur le Juge-de-Paix du Canton-Est, commissaire-enquêteur nommé par l'arrêté précité recevra, dans la salle d'audience, les Lundi 17, Mardi 18 et Mercredi 19 du présent mois, de onze heures à midi, les déclarations des habitants, sur l'utilité publique dudit projet.

C. DESCAT.

Les journaux de Lille publient un avis municipal informant les propriétaires et les locataires expropriés pour l'ouverture de la rue de la Gare que les démolitions de toutes les maisons commenceront le 26 janvier prochain.

Des examens pour l'admission au surnumérariat des postes auront lieu le 17 mars 1870.

Les jeunes gens qui seraient dans l'intention de prendre part à ces examens, devront se présenter, sans délai, devant le directeur, chef du service des postes du département où ils résident, chargé de leur donner tous les renseignements dont ils pourraient avoir besoin.

En 1865, un vol considérable de déchets et matières premières était commis chez M. Browaey-Degeyter, teinturier à Roubaix. Les coupables furent arrêtés et subirent des peines diverses, sauf le principal qui était parvenu à se réfugier en Belgique.

Hier, la gendarmerie, prévenue de la présence à Roubaix de cet individu, est allée l'arrêter au domicile de ses parents.

On écrit de Bailléal que la gare de cette ville a été le théâtre d'un triste événement. Un jeune homme de vingt ans, le fils du chef de la station d'Éblinghem, employé au chemin de fer, se trouvant sur le marchepied du fourgon d'un train de marchandises, a glissé et est tombé si malheureusement que tout le train lui a passé sur le corps. On n'a plus trouvé que des lambeaux de chair.

Pour toute la chronique locale: ALFRED REBOUX

THÉÂTRE

Depuis mon dernier article, concernant M. Hermann, ce prestidigitateur hors ligne a donné deux autres représentations. Elles ont confirmé ce que j'ai déjà dit: que, dans les cendres d'un genre vieilli et presque usé, il a su trouver de brillantes étincelles pour attirer et éblouir le public blasé.

J'ai connu, à peu près, tous les physiciens (dans ma jeunesse) on donnait ce titre aux prestidigitateurs qui ont exercé depuis trente ans; ils ont été aussi forts, plus forts, peut-être, c'est possible, mais ils n'ont pas su marcher avec le temps; ils sont restés dans une donnée vulgaire, très démodée de nos jours. Aujourd'hui, le temps double les étapes, il semble avoir volé les bottes de l'ogre du Petit-Poucet.

M. Hermann, tout aussi adroit qu'eux, a trouvé la corde sensible du public de ces dernières années, positif et incrédule. Certes, il y a (passez-moi le mot) des ficelles dans les expériences de M. Hermann, mais, cette ficelle est si bien dissimulée, que les plus malins y sont trompés; c'est de l'adresse pure et simple; adresse poussée à la dernière puissance.

M. Hermann est, en outre, un homme d'esprit et, tout américain qu'il est, maniant notre langue assez bien pour répondre aux mauvaises plaisanteries. Passons!

En résumé, il a obtenu ici un succès mérité, je le répète; il a fait, plus simplement, autre chose que ses devanciers; là est sa force.

J'arrive au théâtre:

Le nouveau ministère, Troppmann, absorbe toutes les préoccupations. . . . et les colonnes du journal. Je comprends les préoccupations, l'espoir amené par cette transformation gouvernementale. . . . Mais pas de politique. . . . Quant à Troppmann, je comprends moins sa célébrité; c'est, à dit judicieusement je ne sais plus quel journal, une bête féroce, mais ce n'est qu'une bête, un assassin vulgaire, un imbécile; on ne peut même en faire un héros du crime comme Cartouche ou Fra Diavolo; il a été bête comme une oie, on lui coupera le cou, c'est justice; n'en parlons plus.

La Direction a fait de louables efforts dans ces derniers jours; on a varié les genres.

Le Caprice, dont j'ai parlé, où Mme Bréon est charmante, où M. Mentor est son digne partenaire.

Les Pauvres de Paris, vieux drame, bien charpenté. M. Mentor l'a mené avec vigueur et a été bien soutenu par M. Quentin, en première ligne; par M. Chatillon, M. Mauny, et M. Courtois. A propos de cet artiste, une observation: ne pourrait-on pas le faire sortir des rôles de traités? Je le crois apte à aborder d'autres emplois; il a du physique, un bon organe, de la distinction, de l'étude même, une bonne mémoire; cela dit, pour l'avenir. . . .

Par droit de conquête, même réussite qu'à la première représentation.

Autre drame: La Tour de Londres, très bien rendu aussi; mention plus honorable à M. Quentin, à Mme Bréon; je me réserve de faire une étude sérieuse sur cette artiste; c'est une de ces natures consciencieuses qu'il faut détailler pour les bien comprendre; elle a trop de finesse, peut-être trop de savoir, comme art, pour être comprise immédiatement par les masses; j'y reviendrai.

Mme Ramadié a bien rempli son emploi. Reprise de Louise. La pièce repose sur Louise (Mlle Jeanne Lafosse) sur M. Caliste et Mme Chatillon.

Je ne parle plus de M. Caliste, il est excellent en tout, partout et toujours.

Mlle Jeanne Lafosse a, pour ainsi dire, créé, de nouveau, le rôle de Louise; elle chante la romance comme on savait la chanter jadis. . . . art à peu près perdu; elle détaille ce rôle avec un sentiment, une délicatesse exquise, Mlle Lafosse a l'instinct, je dirais presque la présence de l'art dramatique. Un puriste pourrait lui reprocher certaines incorrections classiques, mais, elle sait faire, de ces imperfections, une grâce de plus. C'est, comme je l'ai dit, une enfant gâtée; son talent primesautier (passez-moi encore cet argot) empêche le public.

Mme Chatillon est une excellente soubrette, elle a grandement contribué au succès de Louise.

M. Fournier a chanté de nouveau le Joueur de Flute; décidément, il sait chanter; à la seconde représentation, il avait un peu vaincu sa timidité; il a enlevé le rôle en artiste de talent; il se défie trop de lui, là est son défaut.

Les Métamorphoses de Bougival: pièce à succès, où M. Chatillon est excellent, ainsi que M. Mauny et Mme Chatillon.

X.

P. S. — Le succès de Frou-frou se confirme: Mlle Lafosse, MM. Caliste et Mentor ont rivalisé de zèle et de talent. Mlle Houdière progresse dans le rôle de Louise. M. Rex, malgré sa rébellion, qui devait le décourager, s'est montré très convenable dans son rôle.

On nous annonce pour jeudi prochain La belle affaire, au bénéfice de Mlle Jeanne Lafosse.

Affaire Troppmann.

Un bruit très accrédité court au palais: on prétend que très probablement l'arrêt de la Cour d'Assises de la Seine, qui a condamné Troppmann à la peine de mort sera cassé pour vice de forme, par ces motifs:

« Que sur les réquisitions du ministère, au commencement de la première audience et avant l'introduction de l'accusé, la Cour a ordonné, vu la longueur présumée des débats, l'adjonction de deux jurés supplémentaires et d'un juge assesseur;

» Que cette décision a été prise hors la présence de l'accusé auquel elle n'a pas même été notifiée;

» M^r Bozérian, chargé de défendre le pourvoi de Troppmann, aurait à citer à l'appui de son argumentation, un grand nombre de décisions souveraines ayant, pour les mêmes causes que celles invoquées dans l'affaire de Pantin, cassé des arrêts de cour d'assises.

» Si donc le pourvoi de Troppmann triomphe en cassation, le condamné sera envoyé devant une cour d'assises de province — celle de Versailles probablement — pour y être jugé à nouveau.

Troppmann est toujours dans un état d'esprit très calme. Il a reçu, hier, à quatre heures et demie ses deux défenseurs, M^r Lachaud et M^r Boterian, qui sont restés seuls avec lui pendant un quart d'heure environ. Dans la matinée, le condamné avait reçu la visite de deux ecclésiastiques, dont l'un, l'abbé Bernier, est curé de Cernay et lui avait fait faire sa première communion. Pendant cette entrevue, où le curé de Cernay lui a rappelé quelques uns de ces souvenirs de famille, qui seuls savent attirer chez lui une sincère émotion, Troppmann a fait preuve d'une sensibilité qu'on ne lui avait pas encore vue jusqu'ici.

On pense que le digne prêtre qui a fait le voyage de Cernay tout exprès pour réveiller le repentir dans l'esprit de Troppmann renouvellera cette visite. Un détail curieux: Un grand nombre de lettres sont adressées chaque jour à Troppmann à la Roquette, et, chose bizarre, la plupart portent la suscription: *personnelle*.

FAITS DIVERS

Un bateau de pêche boulonnais a recueilli avant hier matin, onze marins russes naufragés. Le rapport du patron, François Ducarne, du bateau de pêche l'Aile de Dieu, du port de Boulogne, s'exprime ainsi:

« Le jeudi 23 décembre, entre sept et huit heures du matin, me trouvant à environ sept ou huit milles au large, en face de Douvres, j'aperçus à travers la brume, à un ou deux milles, une sorte d'épave. Je montais dans les haubans et je distinguais un canot qui devait, selon moi, porter des naufragés. Immédiatement je donnai le signal à l'équipage du bateau n^o 623 et je prenais toutes les dispositions nécessaires pour aller au secours du canot.

« L'opération était difficile. Le vent soufflait en tempête de la partie du Nord; la mer était grosse; il y avait deux lis dans nos voiles; et il fallait attaquer la lame par le travers. Après avoir fait plusieurs tentatives pour approcher le canot, nous parvîmes à l'atteindre.

« Mais alors un autre obstacle se dressa devant nous. Le canot renfermait onze hommes, provenant de l'équipage d'un trois-mâts russe la Providence, qui, venant de Newcastle, chargé de charbon, avait échoué en face de Ramsgate, sur le banc de Sandhead, vers minuit un quart, la veille.

« Les onze hommes étaient dans ce canot depuis une heure du matin; et ils étaient mourants de froid et de fatigue, ayant été obligés de tenir la mer pendant sept heures dans une embarcation pleine d'eau. Ce ne fut donc qu'avec la plus grande difficulté que je pus faire passer les naufragés à bord de mon bateau. L'un d'eux, après s'être relevé, était tombé affaibli. Je dus descendre dans le canot et le saisir dans mes bras.

« Enfin, l'opération réussit au gré de mes souhaits. Les naufragés étaient à bord de mon bateau, je leur fis donner de la bière chaude et des vêtements, je fis allumer du feu, je leur prodiguai, en un mot, tous les soins que réclamait leur malheureuse position. En même temps, je me faisais un devoir de regarder le port de Boulogne où je rentrais, avec l'Aile de Dieu, aujourd'hui à midi et demie; les onze naufragés étaient sains et saufs.

« Le 30 décembre dernier, une explosion a eu lieu à l'usine de gaz de Strabing (Allemagne). Toute la fabrique a sauté, ensevelissant tous les ouvriers sous ses débris. Le chiffre exact des victimes n'est pas encore connu.

« On lit dans le Times de la Nouvelle-Irlande:

« Un affreux malheur est venu jeter le deuil dans notre tranquille petite ville; voici les détails que nous avons recueillis de la bouche de plusieurs témoins oculaires:

« Il paraît que depuis la guerre, les nègres d'ici ont l'habitude de se rassembler le soir, dans quelque-une des maisons vacantes autour de la Nouvelle-Irlande, pour donner ce qu'ils appellent un bal, ou « party ». Là, sous l'influence de mauvais whiskey, et en l'absence de règlements de police efficaces, ils deviennent quelquefois très-bruyants, au grand désagrément des habitants du voisinage.

« Samedi dernier, une de ces bacchanales s'assemblait dans une petite maison près de la scierie à vapeur, à l'extrémité de la ville; le shérif, M. Stubinger, nû par le sentiment de son devoir comme officier public, s'y rendit pour aider le constable à maintenir l'ordre, si faire se pouvait, et en même temps pour tâcher probablement de les faire se disperser plus tôt d'habitude.

« Rien d'extraordinaire n'eut lieu jusqu'à deux heures du matin; à ce moment un combat, réel ou simulé, eut lieu entre deux nègres, que le shérif et d'autres personnes essayèrent de séparer. L'un des deux y mettant de la persistance, le shérif lui mit la main au collet, en l'avertissant que s'il ne se tenait pas tranquille il se verrait dans la nécessité de l'arrêter; le nègre alors, se dégageant, tira un pistolet et fit feu sur le shérif. La balle le frappa en pleine poitrine et le tua sur le coup.

« Grâce à la confusion qui s'ensuivit, le meurtrier put s'échapper par une porte de derrière et à la faveur de la nuit, déserter toute poursuite. Au lieu de se sauver au loin, il se contenta de ramper sous une mai-

son près de la statue qui se trouvait devant le soleil. Trouvant sans doute sa position difficile, il sortit de sa cachette, et se disposa à prendre sa course à travers la prairie; mais l'ayant aperçu, on se mit à sa poursuite, et l'un des poursuivants, qui était à cheval, l'ont bientôt rejoint et pris.

« La nouvelle du meurtre de la nuit commença à se répandre, lorsque ceux qui avaient tué le meurtrier arrivèrent dans la Main street, en vue des groupes qui commençaient à se former, et dans lesquels on discutait la question de savoir quelle punition on infligerait au meurtrier au cas où on le découvrirait.

« A sa vue, quelqu'un ayant demandé: — Qu'en ferons-nous? — les cris de: — Pendons-le! pendons-le! se firent entendre, et la foule emmena le prisonnier le long de Main street jusqu'à la rue qui mène au pont sur le Bayou, lequel est traversé vers son milieu par une arche de bois élevée d'environ quinze pieds au-dessus du tablier. Pendant le trajet, on s'était procuré en passant devant un magasin une corde d'environ quarante ou cinquante pieds.

« A ce moment le maire de la ville, comme c'était son devoir, essaya d'empêcher l'acte de violence qui se préparait, en engageant la foule à laisser la loi suivre son cours; mais ses exhortations furent inutiles.

« Pendant ce temps le misérable assassin implorait la miséricorde de la foule. Aux questions qui lui furent faites relativement à son crime, il avoua qu'il était coupable, mais s'excusa sur son état d'ivresse au moment du meurtre. On lui attacha alors les mains derrière le dos avec un mouchoir et on lui passa autour du cou un des bouts de la corde; l'autre bout étant passé par-dessus la traverse. On l'éleva à dix ou douze pieds, où il resta suspendu pendant une heure et demie; à ce bout de ce temps, il fut remis entre les mains du coroner et, après l'enquête, quelques nègres mirent le corps dans une boîte et l'enterrèrent.

« Il y a trois jours, un violent incendie, déterminé par l'explosion d'un baril de pétrole, éclatait dans une maison de la commune de Gransac, près d'Aubin (Aveyron), occupée par un épicier.

« A la première nouvelle de cet événement, le commandant du 19^e bataillon de chasseurs à pied, détaché au Gua, s'empara d'une pompe appartenant à l'usine près de laquelle était logée la troupe, dirigea ses hommes sur le lieu du sinistre, où ils arrivèrent avant tout autre secours. Une chaîne était aussitôt organisée, mais l'intensité du feu était telle, que l'on dut songer d'abord à préserver les maisons voisines et principalement celle d'un pharmacien, dont les magasins contenaient, en grand nombre, des matières inflammables.

« Monté sur la toiture de la maison la plus menacée, le commandant de Marqué dirigeait les efforts de la troupe et les voyait couronnés de succès de ce côté, lorsqu'il apprit que plusieurs chasseurs du bataillon avaient pénétrés jusque dans la maison incendiée, et s'y trouvaient exposés à de grands dangers. Il s'élança alors à l'intérieur et monta jusqu'au premier étage, pour leur donner l'ordre de descendre; mais à peine se conformèrent-ils à cet ordre que le plafond s'éleva, entraînant dans sa chute le chasseur Bisset, qui disparut presque complètement dans les débris enflammés.

« Aux cris du malheureux, qui, malgré ses souffrances et l'horreur de sa situation, conserva tout son sang froid pour guider lui-même ses sauveurs, le commandant entra à tâtons dans la maison et, en écartant avec ses mains les débris du feu, parvint à dégager les bras et les épaules de Bisset. Deux ou trois chasseurs vinrent alors en aide à leur chef et, réunissant leurs efforts pour soulever une poutre qui écrasait les jambes de leur camarade, parvinrent à le tirer des débris et le transportèrent dans une maison voisine, où les soins les plus urgents lui furent immédiatement donnés par le médecin du bataillon. Malheureusement, les plaies du chasseur Bisset, compliquées de plusieurs fractures, étaient si graves qu'il succomba trois heures après à l'hôpital.

« Pendant ce temps, et malgré les brûlures qui avaient cruellement atteint ses deux mains dans sa courageuse tentative pour sauver Bisset, le commandant du 19^e bataillon continuait à diriger la lutte contre l'incendie; mais l'eau, manquant à chaque instant et les abords de la maison étant devenus presque impraticables, on ne put se rendre maître du feu qu'à trois heures du matin.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 10 JANVIER 1870.

— 63 —

TRISTAN DE BEAUREGARD

PAR LE MARQUIS DE FOUDRAS.

(Suite).

XXXI

DÉBUT DANS LE MONDE. — LA POÉSIE.

RÉGINALD

POÈME

INTRODUCTION

Cependant il souffrait parfois de cette vie; Les destins moins changeants excitent son envie Et pensait à son bord il écoutait souvent Les bruits lointains de monde apportés par le vent. Souvent aussi son cœur enfantait de doux rêves Tandis que son vaisseau glissait le long des grèves Lui permettait de voir et presque de toucher, Ce monde où le bonheur paraissait se cacher. Alors un essai sombre entrant dans sa pensée; La gloire lui semblait une chose insensée; Le devoir un fardeau, tyran de tous les jours, Qui ne donne jamais en demandant toujours; La patrie un vain mot, la science un abîme Qui conduit à l'erreur et quelquefois au crime. Mais si la mer grondait, si le ciel était noir,

Dans le premier éclair il lisait son devoir; Alors de tous ces bruits qui troublaient son courage Il n'entendait plus rien que la voix de l'orage. Et cette voix trouvant un écho dans son cœur, Lui rendait à la fin le danger pour bonheur. Puis au retour du calme il inclinait la tête Pour écouter son âme où rentrait la tempête, Tempête de désirs dont les flots soulevés Montaient jusqu'à des biens inconnus ou rêvés, Et dont les longs éclairs sillonnaient sa pensée, Lui rendaient de nouveau sa souffrance passée. Plus de repos pour lui! L'Océan qu'il aimait, Le chant des matelots qui, le soir, le charmaient; L'espoir de découvrir quelque nouvelle terre Qui pourrait appeler du doux nom de sa mère; Ses amours d'un matin, fils joyeux du hasard, Que rien n'assombrissait, pas même le départ; Ses amitiés d'un jour qui passaient sur sa vie, Laisant son âme émue et jamais assouvie; Les retours imprévus, les voyages jumeaux; Le sentiment du bien, le vague attrait du mieux, La science, son but, et la gloire, son rêve. Tout ce qui soutient l'âme et tout ce qui l'éleve, Rien ne parle à la sienne! Il lui faut désormais Un tranquille bonheur qui ne change jamais: Ce qu'il veut, c'est la terre et ses frais paysages; Le repos pour ses nuits, le calme pour ses jours, Les mêmes amitiés dans les mêmes séjours; Un seul amour enfin qui remplisse son âme Du souvenir d'une heure et du nom d'une femme, Et qui, dit-il languir, accorde à son destin Pour tous ces biens d'un jour un seul espoir lointain Réginald a trente ans; sa taille est élevée; La générosité sur son front est gravée! Ses yeux, d'un sombre azur, laissent tomber sur tous Des regards bienveillants à la fois fiers et doux; Il est brave, il est beau, calme dans sa parole, Soit qu'en maître il commande, ou qu'en frère il console Et sa voix a des sons tristes et pénétrants Qui semblent les échos de tous les courants souffrants. On l'appelle, il accourt; on lui demande, il donne; On l'aime, il se dévoue; on l'offense, il pardonne! Son cœur a des trésors, à tous les jours couverts; Dans la gloire il est simple, et grand dans les revers. D'un regard il séduit, d'un mot il fascine;

Tout ce que Dieu fit grand avec lui sympathise, Tout ce qu'il fit petit le respecte ou le craint: Ce qu'il veut il le fait, ce qu'il prend il l'étreint; Et tout ce qui l'approche assez pour le connaître, Pour ami le demande ou le choisit pour maître

Cependant Réginald désire et cherche encore: L'inconnu, quel qu'il soit, lui parait un trésor; Ce qu'il est, ce qu'il a, tout est digne d'envie. . . . Qu'importe? puisqu'il souffre il changera sa vie. . . .

Au fond de son cœur inquiet Un soir il caressait son rêve, Son regard dévorait la grève, Quo sa frégate côtoyait, La brise apportait des bruits vagues Et des parfums délicieux. Les astres vaillaient dans les cieux, Et les vents dormaient sur les vagues

Et l'oiseau blanc des matelots, A ses habitudes fidèle, Touchait tour à tour de son aile L'azur du ciel, l'azur des flots: Il semblait à chaque voyage, Enfant de l'onde, enlaid de l'air, Flocon d'écume sur la mer. Et dans les cieux léger nuage

A l'horizon l'astre du soir Rougissait comme une fournaise, Et sur le haut de la falaise Quelques enfants venaient s'asseoir; Et des échos des voix légères Transmettaient de la terre aux eaux Les blement de ses troupeaux Et les chansons de ses bergères.

Sur le pont du vaisseau Réginald est debout: Il regarde, il écoute, et dans son âme ou tout La lave du désir qui consume sa vie, Pour la première fois il sent naître l'envie. . . .

L'émotion d'Alliette fut vive et profonde en recevant ces pages où une tristesse immense se cachait imparfaitement sous le voile transparent d'une douce mélancolie. Son imagination, digne sœur de celle de Tristan, lui fit comprendre que l'âme dans laquelle s'agitaient de telles pensées, n'était effectivement pas faite pour la vie que le destin avait imposée à son pauvre frère; elle commença donc d'abord par le plaindre, et elle en vint insensiblement jusqu'à l'excuser, sans toutefois moins souffrir de son absence et de ses torts, que ses amis ne pouvaient pas lui pardonner comme elle. Jusqu'à l'arrivée de la lettre qui renfermait ces vers, Alliette n'avait reçu que quelques laconiques billets qui prouvaient l'embarras que Tristan ressentait en les écrivant. Il n'en fut pas de même quand elle eut lu cette première inspiration d'un cœur dont elle croyait avoir perdu la confiance sans retour. Son affection y vit des aveux et des regrets; elle ne fut pas maîtresse d'empêcher son orgueil d'y voir quelque chose encore: elle était de la rare espèce de ces sœurs qui jouissent des succès de leurs frères.

En attendant que nous racontions plus en détail ce qui se passa à Beauregard lorsqu'Alliette eut communiqué la confidence que Tristan lui avait faite, nous reviendrons à celui-ci et nous achèverons de faire connaître les premières circonstances de son séjour à Paris.

(La suite au prochain numéro.)